

# Abbaye publique de Lagrasse



Dortoir des moines. Abbaye de Lagrasse. © Idriss Bigou-Gilles - Département de l'Aude

## SÉMINAIRE DE PRINTEMPS

AU CROISEMENT DES ARTS DE LIRE

Du 14 au 15 mai 2021





# AU CROISEMENT DES ARTS DE LIRE

I - Une archéologie de la lecture et de l'étude à l'abbaye de Lagrasse

II - L'étude hébraïque à Narbonne au Moyen-Âge

III - Lire les images du Moyen-Âge : Lagrasse  
et les plafonds peints du Languedoc

IV - Les nouvelles scènes de la lecture :  
de la pratique des troubadours...

V - Les nouvelles scènes de la lecture :  
... jusqu'aux performances des scènes les plus actuelles

---

RETROUVEZ LES ENREGISTREMENTS AUDIO DU SÉMINAIRE

[www.lamaisondubanquet.fr](http://www.lamaisondubanquet.fr)

[www.corbieres-matin.fr](http://www.corbieres-matin.fr)



# AU CROISEMENT DES ARTS DE LIRE

---

Les Arts de Lire sont ici illustrés par les quatre axes qui structureront les travaux et nos recherches du futur Centre culturel de rencontre :

## **1 • Une archéologie de la lecture et de l'étude à l'abbaye de Lagrasse**

Séparé en deux parties depuis la Révolution Française, le monument a connu depuis fonctions et destins parallèles, partageant un espace héritier d'une culture monastique fondée sur un certain art de lire.

Comment établir l'articulation des logiques intellectuelles et matérielles qui ont guidé l'histoire et les pratiques de lectures au sein de l'abbaye de Lagrasse à l'époque moderne ? A la rencontre d'un fondateur de l'archéologie, Bernard de Montfaucon, nous tenterons de suivre aussi à travers le temps les empreintes architecturales de cette histoire singulière de la lecture et de l'étude.

Avec **Daniel-Odon Hurel**, directeur de recherche au CNRS au sein du Laboratoire d'études sur les monothéismes, et spécialiste de l'histoire du monachisme à l'époque moderne (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle).

Avec **Yann Potin**, historien et archiviste, chargé d'études documentaires aux Archives nationales (Département Education, Culture et Affaires sociales) et maître de conférences associé en histoire du droit à l'université Paris-Nord (IDPS).



## 2 • L'étude hébraïque à Narbonne au Moyen-Âge

Sans qu'on en prenne toujours la pleine mesure, Narbonne et sa région ont été, entre le V<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle un foyer essentiel de l'enseignement de la Torah et du Talmud. Des maîtres prestigieux enseignaient dans des yeshivot renommées en France et dans l'espace méditerranéen, et certains spécialistes voient, dans cette effervescence, peut-être le foyer où naquit la Kabbale, mais surtout la genèse du rabbinat en Europe. Rabbi Abraham ben Isaac, qui en 1150 dirige la yeshiva de Narbonne, surnommera sa ville «Ner Binnah», le phare de la pensée ou le cierge de l'intelligence.

Avec **Claire Soussen**, professeure en histoire du Moyen-Âge à l'université du Littoral Côte d'Opale à Boulogne-Sur-Mer, spécialiste des relations entre Juifs et Chrétiens au Moyen-Âge.

Avec **Jean-Michel Mariou**, journaliste et romancier.  
Il dirige la collection « Faenas » des Éditions Verdier.



### 3 • Lire les images du Moyen Âge : Lagrasse et les plafonds peints du Languedoc

A travers les découvertes des plafonds peints de Lagrasse, une réflexion sur l'invention du récit laïc iconographique interroge la mise en scène de l'identité : ce qu'habiter veut dire, bien au-delà de ce que l'on croyait connaître jusque-là, permet de relier autrement les cycles narratifs traditionnels produits par l'Église. A Lagrasse, c'est en 2012 que l'on a commencé à découvrir et à mettre au jour, dans des maisons privées, ces charpentes et closoirs, et avec eux un décor profane totalement inédit.

Avec **Monique Bourin**, historienne, professeure émérite d'histoire médiévale à l'université de Paris 1-Panthéon- Sorbonne.

Avec **Patrick Boucheron**, historien, professeur au Collège de France, titulaire de la Chaire d'histoire des pouvoirs en Europe occidentale (XIIIe-XVIe siècle), spécialiste du Moyen-Âge et de la Renaissance.



#### **4• Les nouvelles scènes de la lecture**

De tout temps, la littérature s'est déployée en oralité et écriture.

Et ces dernières années, elle n'a cessé de s'échapper des livres pour rejoindre les scènes et les publics assemblés. Pour passer de la solitude du rapport individuel à des partages plus collectifs. Notre idée est de suivre ici les formes les plus inventives du partage des textes, une histoire de l'oralité (et de la tradition manuscrite médiévale des chansonniers) depuis la pratique des troubadours du Moyen-Âge jusqu'aux performances des scènes les plus actuelles, réintégrées au champ de la littérature.

#### **Depuis la pratique des troubadours...**

Avec **Gérard Zuchetto**, musicien-chercheur, interprète et créateur du Trobar, spécialisé dans l'art lyrique poético-musical des troubadours occitans des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et **Serge Bonnery**, président de l'association Le Marque-Page.

#### **... Jusqu'aux performances des scènes les plus actuelles.**

Avec **Mathieu Potte-Bonneville**, philosophe, spécialiste de Foucault, directeur du Département du développement culturel du Centre Pompidou.



# I - UNE ARCHÉOLOGIE DE LA LECTURE ET DE L'ÉTUDE À L'ABBAYE DE LAGRASSE

---

Inscrire les arts de lire dans un espace monastique, à la fois hérité et érodé, oblige. Le futur Centre Culturel de rencontre de l'abbaye publique de Lagrasse ne peut manquer de se confronter à une archéologie des pratiques de lecture qui passe sans détour par le moment médiéval, monastique et scolastique, de la lectio et plus encore de la lectura. Ce dernier terme, médiéval et non pas antique, a bien été forgé dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle pour distinguer dans la notion de lectio, la « leçon » de la « lecture », c'est-à-dire l'enseignement proprement dit, de sa source textuelle, et, pour finir, l'étude – du Livre et des livres – de la production originale du savoir. Sous un double sens d'art et d'acte de lecture, la lectio mêle donc d'abord, et de manière étroite, lire et enseigner. De cet alliage autant qu'alliance, il existe un traité médiéval fameux, dû à la plume du chanoine régulier Hugues de Saint-Victor : le *De arte legendi* est un best-seller monastique et universitaire – pas moins de 124 manuscrits en sont parvenus jusqu'à nous – mieux connu sous le nom de *Didascalicon*, qui, en grec cette fois, signifie « apte à l'enseignement ».

En puisant à un champs de recherche initié depuis plusieurs décennies en Europe, d'Armando Petrucci ou Paul Saenger à Roger Chartier, et situé aux confins de l'histoire du livre et de la literacy, entre histoire et sociologie des textes et de leur appropriation, il s'agit donc pour le CCR d'historiciser la réflexion sur les « arts de lire », en accordant une attention singulière à la manière dont l'érudition, philologique et historique, alimente et déplace la « théorie de la réception » proposée par l'école de Constance (Jauss et Iser) comme réforme de la tradition herméneutique, en particulier dans le domaine littéraire. Selon quelles mesures le monde monastique a-t-il inventé un art moderne de lire, dont l'écho se situe au cœur de nos actes de lecture ?

Le long Moyen Âge de la lecture est donc cet « entretemps », à la fois contemporain et périmé, exploré par Patrick Boucheron : car la lectio monastique, puis scolastique, se situe tout à la fois à l'amont et à l'aval des « arts libéraux » de l'époque médiévale, formes dérivées et entremêlées de la « science » des langues (trivium) et de celle des nombres (quadrivium). Propédeutique manuelle et matérielle à l'acquisition intellectuelle du savoir en premier abord, la lectio, en particulier divina, constitue aussi, en écho et en parallèle à l'étude talmudique, le sommet de la sagesse et de l'interprétation, permettant de révéler et d'actualiser les quatre sens de l'Écriture, selon une transposition plus ou moins forcée du Pardès de l'exégèse rabbinique. Plus encore sans doute, l'invention médiévale et renaissante de la lecture silencieuse s'impose à nous et engage de prendre en charge l'ombre portée de la pratique monastique et scolastique des arts de lire.





Au-delà de ses effets sur la vocalisation graphique des lettres, sur l'espace des mots et plus encore sur la genèse de la composition moderne des textes édités, cette lecture ruminée en silence forme le creuset de l'intériorisation des livres, ferment d'une individuation sociale spécifique, par le biais de la culture écrite.

A rebours d'une histoire architecturale et institutionnelle éclatée de l'abbaye, Daniel-Odon Hurel nous a permis d'initier ce parcours archéologique désiré de la lecture monastique. Il est impératif en effet de commencer par l'examen du dernier avatar de la culture monastique à Lagrasse, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, et au terme du « long Moyen Âge » cher à Jacques Le Goff.

En nous donnant à voir et à comprendre le moment d'intégration de l'abbaye à la congrégation de Saint-Maur après 1663, Daniel-Odon Hurel a éclairé les ressorts sociaux et économiques d'une démographie monastique malthusienne et exigeante (jamais plus de vingt moines), en décalage complet avec les représentations mystiques d'une religiosité collective massive quoiqu'en partie fondée sur un recrutement en grande partie local. Bernard de Montfaucon, érudit inventeur de l'archéologie monumentale, né à Soulatgé, n'étudia-t-il pas, huit ans durant, le grec à Lagrasse, entre 1678 et 1686 ? La congrégation fonctionnant comme un réseau de centres d'études et d'enseignement à dimension nationale – car gallicane – l'abbaye fut tour à tour lieu privilégié pour l'enseignement de la rhétorique, de la grammaire ou du grec, selon une logique de spécialisation giratoire.

Conformément à ces cycles d'études intermittents, la bibliothèque de l'abbaye, étudiée par Bénédicte Bousquet dans une thèse récemment publiée, n'est en réalité qu'une fondation tardive : par ses quelques 2000 titres (équivalent à 4000 volumes), connus par un inventaire de 1792<sup>1</sup>, elle forme la projection précipitée de lectures sédimentées sur un siècle et demi.

Des livres, transportés à l'issue de ce transfert de propriété, subsistent en nombre au sein de la bibliothèque municipale de Carcassonne, à peu de distance des Archives départementales qui conservent le chartrier de l'abbaye, édité par Claudine Pailhès pour les actes antérieures à 1279. Voilà de quoi donc trouver matière à penser dans la durée d'une collaboration départementale Les arts de lire... Et en effet, au n°203 du catalogue révolutionnaire de la bibliothèque de Lagrasse, se trouvent encore les œuvres complètes d'Hugues de Saint-Victor... et son *De arte legendi*.

<sup>1</sup>. Archives nationales, F17 1169 (dossier 4), Inventaire de la bibliothèque de l'abbaye de Lagrasse, 5 mars 1792.



## II - L'ÉTUDE HÉBRAÏQUE À NARBONNE AU MOYEN-ÂGE

---

L'étude, et son exigence majuscule, l'étude hébraïque, est un pilier fondateur des arts de lire. Dans la perspective de la transformation prochaine de la Maison du Banquet et des générations en Centre Culturel de rencontre, et de l'ouverture de nouveaux champs de recherche, nous proposons donc de documenter le foyer d'études hébraïques de Narbonne qui se développa du 11<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle.

Au début du 12<sup>e</sup> siècle, quand Rachi meurt à Troyes, la question de la récapitulation des savoirs s'impose à tous. Elle donnera naissance, un siècle plus tard, aux premières universités. Les savants chrétiens entreprennent alors d'établir leurs versions des Écritures. L'heure est à la confrontation des mondes. La grande affaire des savants Juifs et Chrétiens de cette époque, c'est une interminable polémique sur le fondement de leur foi respective, avec une question centrale et prépondérante, celle du Christ. Les Chrétiens tiennent que le Messie est déjà venu, que les Juifs n'ont pas voulu le reconnaître, et que donc leur exil n'est plus qu'une errance inutile. Les Juifs défendent la thèse inverse : le Messie n'est pas encore venu, et le christianisme n'est qu'une simple puissance politique. Les confrontations intellectuelles se multiplient, la plus célèbre étant *La Dispute de Barcelone* (dont le texte a été publié aux éditions Verdier en 1984), qui illustrent la rupture entre judaïsme et christianisme.

Au même moment, un foyer d'études juives rayonne en Languedoc. Narbonne accueille une importante communauté qui bénéficie de privilèges particuliers – les Juifs peuvent posséder des biens et les transmettre par héritage, ce qui est interdit partout ailleurs – et qui entretient, jusqu'à l'expulsion de 1306, des maisons d'étude dont la réputation, ainsi que celle des rabbins qui y enseignent, s'est largement répandue dans l'Europe toute entière. Rabi Sheshet ben Isaac, natif de Narbonne, surnomma la ville *Ner Binnah*, le phare de la pensée, le cierge de l'intelligence, à cause de la qualité de l'enseignement sur la Torah et le Talmud dispensé dans les yeshivas de la ville.

C'est un point d'histoire qui a été assez peu documenté, et nous souhaiterions susciter de nouvelles études à ce sujet. Le livre de Jean Régny, paru en 1912, *Étude sur la condition des Juifs de Narbonne du V<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle*, est une source très précieuse, mais il est surtout consacré, comme la plupart des études sur cette époque, aux questions sociologiques, à la répartition des métiers, la place des Juifs dans la société méridionale, l'organisation entre les communautés, les rapports au pouvoir, à la justice, aux lois civiles et religieuses.



Nous pensons qu'il y aurait un grand intérêt à travailler sur ce qui a fait précisément le rayonnement de la communauté narbonnaise, qui n'est pas sociologique ni économique, mais qui relève du domaine de la pensée. Y avait-il une spécificité de l'enseignement dispensé dans les Yeshiva de Narbonne ? Quel rôle ont joué les érudits et les savants qui les animaient dans les débats qui ont bouleversé toutes les communautés de cet arc méditerranéen pendant presque trois siècles ?

Avec Claire Soussen, professeure d'université en histoire du Moyen-Âge, spécialiste des relations entre Juifs et Chrétiens à cette époque, que nous étions ravis d'accueillir pendant le séminaire des 14 et 15 mai, il nous a semblé que nous aurions d'abord profit à étudier tous les légendaires qui prétendent expliquer la situation particulière de la communauté juive de Narbonne... Le troubadour Aymeri de Narbonne raconte dans une chanson que c'est Charlemagne qui avait organisé le siège de Narbonne contre les Sarazins au VIIIe siècle. Il s'était alors trouvé en danger de mort, et ne dut son salut qu'à un chevalier juif qui lui donna son cheval et se fit tuer à sa place. Pour le remercier, Charlemagne aurait accordé à ses descendants une Seigneurie à Narbonne, avec le titre de Roi des Juifs. Dans une autre légende, Philoména, que l'on connaît par quatre manuscrits, deux en latin et deux en langue d'Oc, ce sont les chefs de la communauté juive qui livrent par la ruse la cité au Roi des Francs. D'autres sources présentent d'autres versions.

Il y a réellement, pendant tout le Moyen-Âge, un Roi des Juifs à la tête de la communauté narbonnaise : le Nassi, c'est ainsi qu'il s'appelle, et sa famille jouissent d'un grand prestige, grâce à la filiation biblique revendiquée au Roi David. Le Nassi est le chef spirituel et temporel de la communauté, maître des académies et des écoles. Pour l'enseignement, deux écoles bien distinctes, « La vieille école » et « L'école des jeunes », Scholas Vestras, sont logées à l'intérieur d'imposants édifices. Une est située dans la partie vicomtale de la paroisse Notre Dame Majeure, au centre du grand quartier juif. Une yeshiva, ou école talmudique supérieure, ou encore « école des vieux », avec plusieurs niveaux d'études. La protection vicomtale favorise cette éclosion de la pensée juive, et parallèlement kabbaliste. Même si les équilibres sont fragiles : en 1236, lors de la fête de Pourim à Narbonne, la foule déchainée s'en prend aux Juifs, excitée par le clergé, jaloux, et les milieux d'affaires revanchards.

Mais malgré tout, l'expansion judaïque continue. Quatre ans plus tard, en 1240, on inaugure même la nouvelle synagogue. Vers 1300, on comptait 165 familles juives représentant plus de 1000 âmes, avec un niveau d'étude et d'enseignement de très haut rang, unique en Languedoc. Mais en 1306, les persécutions connaissent un niveau insupportable, qui se traduit par l'expulsion de la communauté, qui s'éloigne vers Montpellier ou vers le Sud, sur les terres du Royaume d'Aragon.



Ce qu'on retrouve au Moyen-Âge à Narbonne, comme dans tout le royaume d'Aragon, que Claire Soussen a étudié plus particulièrement, c'est ce principe que le pouvoir royal étant assez éloigné, il doit composer avec le pouvoir du clergé local, et le pouvoir de l'aristocratie. Il y a donc tout un jeu d'alliances avec les autres communautés pour peser le plus possible, et les Juifs, qui peuvent penser, mais pas agir, sont des alliés parfaits...

Tout au long du 13<sup>e</sup> siècle, une œuvre, publiée vers 1190 en arabe mais bientôt traduit en hébreu, puis en latin à l'usage des chrétiens, *Le Guide des Égarés*, va susciter une longue controverse à travers le monde juif méditerranéen et oriental. Son auteur, Moïse Maïmonide (Cordoue 1138, Fostat en Égypte 1204), figure majeure du judaïsme rabbinique, se distinguait par sa connaissance de la philosophie, notamment celle d'Aristote, de la théologie musulmane et des sciences de son temps. Il se fit l'apôtre d'un savoir juif et d'une pratique, épurés des superstitions, et fondés sur l'intelligence.

La communauté et les savants Juifs de Narbonne prirent toute leur part dans cette controverse. Les tensions qu'elle provoqua contribuèrent aussi à l'affaiblissement du foyer de pensée narbonnais, et à sa dispersion vers les maisons d'étude de Montpellier.

C'est cette expérience que nous souhaiterions étudier d'avantage, en éclairant les sources existantes et en suscitant des travaux susceptibles d'en élargir la connaissance.



### III - LIRE LES IMAGES DU MOYEN ÂGE : LAGRASSE ET LES PLAFONDS PEINTS

---

Nous vivons environnés d'images ; apprendre à les lire, est-ce le moyen de se défaire de leur emprise ? Si l'Europe occidentale a toujours été secrètement travaillée par un iconoclasme latent, c'est sans doute dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle qu'elle a imposé aux images une herméneutique de la lecture — et l'art de lire qui se développait alors dans les monastères et les communautés religieuses en fut l'un des laboratoires les plus actifs. Sémiologue de ce qu'il appelait la « force de frappe » de la puissance iconique et historien de la rhétorique de Port Royal, Louis Marin a tenté de poser des limites à cet empire des arts de lire, soutenant l'idée que les images se donnent à voir avant de se donner à lire. « Mais bien souvent, écrivait-il, avec les œuvres dites de représentation, de leur immédiate, de leur souveraine visibilité est induite leur exacte lisibilité. Or les deux regards ont des conditions et des intentions différentes, peut-être même contraires ».

Les historiens des images médiévales ont appris à reconnaître dans ces systèmes complexes de réseaux symboliques qui se déploient dans les programmes sculptés des cloîtres des monastères (et la production du maître de Cabestany en fournit pour l'époque romane un exemple éloquent) des échos, des rythmes et des rebonds qui devaient d'abord s'appréhender comme une machine visuelle propre à laisser s'entrechoquer les souvenirs et les rêveries, sans se laisser contraindre par la linéarité méditative de la lecture. Henri Focillon opposait en ce sens la frise romaine au chapiteau roman : « *A la narration dénouée des frises succède la force complexe du drame, son élan composé, sa mimique accentuée par la déformation* ».

Loger un Centre Culturel de rencontre dédié aux arts de lire dans la partie publique d'une abbaye médiévale nous oblige donc à appréhender de tels enjeux narratifs, décisifs aujourd'hui pour ne pas se laisser dominer par la fabrique de l'ignorance. Cette articulation complexe entre le texte et l'image doit pouvoir inspirer une réflexion sur les pratiques contemporaines de la lecture — en termes de scansion, de mise en série, etc. — soutenant à la fois une dynamique de recherche et un élan pédagogique. L'esprit des lieux lui offrira de ce point de vue une opportunité exceptionnelle, en jetant un pont d'images de part et d'autre de l'Orbieu : car aux chapiteaux du maître de Cabestany dans le musée lapidaire de l'abbaye répondent les plafonds peints des maisons du village, et c'est comme si cet heureux voisinage donnait au tableau des couleurs plus vives à un Moyen Âge plus vivant.



Nous avons demandé à Monique Bourin, professeur émérite à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, éminente historienne de la société villageoise du Biterrois au XIII<sup>e</sup> siècle, de nous donner à comprendre les enjeux de cette découverte. Elle n'est pas aussi récente qu'on le pense : les érudits avaient déjà relevé, au début du siècle passé, l'importance des décors peints sur les charpentes et aux closoirs des bâtisses, sans vraiment en tenir compte.

C'est qu'on ne voulait pas vraiment voir ce décor profane dont la variété iconographique, naturaliste et truculente, cadrerait bien mal avec le Moyen Âge sagement ordonné par l'ordre clérical tel qu'on se l'imagine parfois. La prise de conscience est donc récente : en 2008, une association internationale pour la Recherche sur les charpentes et plafonds peints médiévaux ([www.rcppm.org](http://www.rcppm.org)), reposant sur un réseau de recherche européen (avec notamment des chercheurs catalans et italiens) coordonne ces travaux historiques à travers publications savantes, rencontres, séminaires et mises en place de base de données — avec le soutien actif du CNRS, mais aussi la DRAC et les Archives départementales de l'Aude.

En 2015, la RCPMP avait porté un projet scientifique et culturel de plus grande ampleur, prévoyant le développement muséographique de la Maison du patrimoine de Lagrasse en « Maison des images ». Le lieu semble en effet s'imposer : s'il existe des plafonds peints ailleurs en pays audois (à Narbonne, Capestang, Trèbes, Limoux notamment), c'est à Lagrasse que se trouvent les plus anciens (fin XIII<sup>e</sup> siècle pour certains), les mieux conservés et les plus remarquables.

Lors de cet atelier, Monique Bourin a plaidé avec chaleur et conviction pour une reprise d'un tel projet, qui pourrait aisément trouver place dans les activités du CCR. La forme même de son intervention donnait une idée des potentialités publiques d'une telle entreprise, qui a toujours à cœur de travailler à la transmission de ses savoirs nouveaux à des publics élargis.

Donner à voir de telles images, c'est ouvrir la discussion sur la possibilité de les lire. Elles sont tout sauf intimidantes : exprimant la diversité d'une culture partagée faite à la fois de valeurs littéraires et de pratiques populaires, ouvrant grand le bestiaire et l'herbier d'un monde que nous avons perdu, elles intriguent et elles aimantent. Autour d'elles peuvent s'improviser d'autres communautés de lecture que celles, sagement ordonnées, du monastère.

Elles donnent à comprendre la domestication, au sens propre — ne s'agit-il pas aussi de se demander anthropologiquement où logent les images dans nos maisons ? —, d'une culture visuelle qui déploie ses différents registres de narrativité.



## IV - LES NOUVELLES SCÈNES DE LA LECTURE: DE LA PRATIQUE DES TROUBADOURS...

---

### Le corpus du Trobar

Le Trobar, cet « art poético-musical qui est à la fois un concept artistique, un concept amoureux et un engagement culturel et politique [...] un art de vivre », représente (en l'état des connaissances actuelles) :

- 2 800 textes en langue d'Oc tous genres confondus (canso, sirventes, tenso, planh, devinalh...)
- 4 chansonniers (recueils) rassemblant des textes dont certains s'accompagnent de leur notation musicale
- 260 cansos avec leur mélodie parmi lesquelles 248 sont d'attribution fiable t 12 anonymes

### Retrobar lo Trobar

Nous savons et nous ne savons pas. Les textes du Trobar ont fait l'objet, pour nombre d'entre eux, d'une numérisation et sont disponibles en libre accès sur les sites des grandes bibliothèques qui ont en charge leur conservation, telle la Bibliothèque Nationale de France et son site Gallica. Mais pour être réellement accessibles au lecteur d'aujourd'hui, ces textes nécessitent des clés de lecture. Il est indispensable d'apprendre à lire le Trobar pour le comprendre. On peut déplorer, aujourd'hui, en France, la pauvreté de l'enseignement dédié à la lyrique occitane des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Retrouver le Trobar peut s'entendre dans le cadre de séminaires ou stages ouverts à tout public et/ou à des publics spécialisés dans le cadre de la formation professionnelle (enseignants de *Calandretas*, par exemple). Le Centre Culturel de rencontre *Les Arts de Lire* pourrait intégrer dans son panel d'activités une formation à la lecture des troubadours dans une perspective d'ouverture aux formes de l'oralité les plus contemporaines.

### Recherche et création

Mais l'étude du Trobar ne peut se concevoir séparée de l'acte de création. Le peu d'indications disponibles dans les manuscrits sur les manières de chanter un texte, pousse le chercheur à emprunter les chemins – toujours risqués – de l'invention. Retrouver le Trobar passe par une réappropriation. Il s'agit, une fois épuisée l'étude des sources, de le réinventer. La recherche est ici indissociable de la création<sup>1</sup>. Est donc envisageable, dans le cadre du CCR, l'organisation de masterclasses pour des musiciens désireux d'approfondir leur connaissance et leur pratique. Pour des publics plus jeunes, un éveil aux techniques instrumentales paraît aussi possible.



## Questionner le Trobar

La richesse des thèmes qui irriguent la poésie lyrique occitane offre une vaste diversité d'approches transdisciplinaires. Les textes des troubadours relèvent d'une poésie subtile qui, si elle est invention lyrique, fait aussi appel aux savoirs et connaissances de leur temps. Les troubadours étaient des lettrés. Ils lisaient aussi bien la Bible que les philosophes alors connus de l'Antiquité. Leurs compositions baignent dans l'atmosphère intellectuelle médiévale. Elles n'échappent pas non plus à l'influence des courants spirituels de l'époque. Le Trobar, parce qu'il fixe par l'écrit des codes sociaux en vigueur dans la société occitane médiévale et qu'il lui arrive de se mêler parfois aux jeux et enjeux politiques, peut s'étudier du point de vue des sciences humaines. Les troubadours, dans leurs propres poèmes, parlent aussi de leurs techniques de composition (*trobar ric*, *trobar clus* etc.). Les textes constituent une source indispensable à la compréhension de l'art lui-même et de ses règles souvent complexes. Il convient de les étudier aussi dans ce sens.

## Une ouverture au monde

A Lagrasse, l'étude du Trobar s'appuierait à l'évidence et prioritairement sur ses racines méridionales. Mais la cartographie du Trobar ne se limite pas à un vaste territoire situé pour l'essentiel au sud de la Loire. On note des résurgences en Italie, au Portugal et sur l'ensemble du pourtour méditerranéen (Moyen-Orient notamment). L'ouverture au monde passe aussi par l'Europe du Nord, l'Angleterre, l'Allemagne (Minnesänger) etc. Il est possible d'envisager des rencontres musicales à l'échelle internationale (confrontations de pratiques d'interprétation, d'expériences créatrices, concerts).

## Dans l'*entrebesc* du Trobar

Parce que l'image médiévale sous toutes ses formes (enluminure, fresque, sculpture romane) est une source importante qui renseigne sur l'art des troubadours, l'étude du Trobar peut s'insérer dans un programme d'étude et d'exploration des images au Moyen-Âge. L'enchevêtrement si caractéristique des sculptures de la période n'est pas sans rappeler l'*entrebesc*, cet art subtil qui consiste à « lasser » les mots, les articuler les uns les autres selon des contraintes complexes dont raffolaient les troubadours les plus habiles.

<sup>1</sup> Le cursus de Gérard Zuchetto, à la fois chercheur et musicien, aussi bien instrumentiste que chanteur et compositeur, est exemplaire de cette démarche complémentaire.





## V - LES NOUVELLES SCÈNES DE LA LECTURE: ... JUSQU'AUX PERFORMANCES LES PLUS ACTUELLES

---

Dédier un Centre Culturel de rencontre aux arts de lire c'est supposer que, par-delà les injonctions morales (« lisez ! ») ou les statistiques de ventes en librairie, l'exercice de la lecture est justiciable d'une enquête qui en fasse apparaître la richesse et l'inventivité : il y a de multiples façons de lire, remarquables par leur diversité et leur histoire, et l'inventaire de ces pratiques réfléchies importe d'autant plus qu'elles jettent un pont entre la quête d'un sens intérieur au texte et la mise en partage de celui-ci auprès d'un public. Parce que le même mot de « lecture » désigne à la fois l'interprétation et la déclamation, l'exégèse et la profération d'un texte, le domaine des arts de lire trouve son volume dans cet espace compris entre le silence de l'étude et le « gueuloir » de Flaubert; se dessine une constellation d'usages où la découverte solitaire des livres croise les échanges, les controverses ou les émotions communes dont ils peuvent être l'objet.

Cartographier ce territoire des arts de lire implique toutefois de prendre ses distances vis-à-vis d'une certaine conception moderne de « l'absolu littéraire », dont le chercheur Alexandre Gefen caractérise bien le régime dans son récent essai *L'Idée de littérature* (Corti, 2020). Identifiée au livre imprimé, la littérature se voit créditée dans la modernité des caractéristiques qui définissent ce dernier : soustraite au jeu des échanges ordinaires et de la communication, invitant à baisser la voix, elle hérite alors de l'apparente indifférence du livre à l'égard de la manière dont ses lectrices et lecteurs peuvent se l'approprier. Pour les modernes, la littérature est d'abord écriture et textualité, plutôt qu'oralité et parole ; et si elle met en jeu une subjectivité, c'est avant tout celle de l'auteur dont le lecteur n'est, au mieux, que l'alter-ego (*hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère...*).

Aussi la réflexion sur l'oralité s'est-elle appliquée dans notre séminaire à enjamber la modernité, pour mettre en résonance la manière dont les formes médiévales et contemporaines de l'art de dire réinsèrent le texte dans un jeu vivant de pratiques, dévoilant des arts de lire qui s'entrelacent certes à l'écriture, mais sans s'y soumettre tout entiers. Revenant sur son exploration du *Trobar* médiéval, le chercheur et musicien Gérard Zucchetto a ainsi souligné que, si l'art des troubadours déploie l'une des littérarités les plus riches et complexes du monde occidental, les textes qui en témoignent ne sauraient être séparés de la chanson qu'ils viennent stabiliser au moment où le poète estime que celle-ci est prête à être couchée sur le papier - chanson elle-même prise dans la trame d'une existence dont elle se fait l'écho, et entretenue à un jeu d'adresses multiples (aux jongleurs qui la reprendront, à la dame à qui elle se destine, cette destination liant directement art de lire et art d'aimer).



Dès lors, comme en témoigne l'approche adoptée par Gérard Zucchetto, accéder au sens du Trobar implique pour le chercheur de renvoyer dos à dos l'étude académique des seuls textes et la réactivation folklorique pour s'engager dans une reprise méthodique de ces chants, dont l'articulation tonique est inséparable d'une mise en jeu du corps. Impliquant une méthode liant recherche et création, se dessine ici un vaste domaine d'étude allant de l'organologie à la géographie du Trobar - si les chansons sont écrites au rythme du cheval, l'étude de leur circulation appartient de plein droit à la mise au jour de leur art poétique.

Prendre acte de l'oralité de cette littérature implique donc de la réinscrire dans un ensemble de circonstances matérielles, de conditions techniques et de modes de mise en partage. Sur ce point, l'étude du monde médiéval et le renouveau contemporain de la littérature orale s'éclairent mutuellement. Car, des formes les plus expérimentales de création au succès populaire considérable de la poésie parlée, de multiples indices témoignent de la façon dont la littérature transite aujourd'hui de l'écriture à la voix.

Plusieurs causes à cela : dans le champ artistique, l'importance prise par la *performance poétique* transforme le statut même de la déclamation qui, dans le champ de la poésie sonore, devient un événement de plein droit plutôt que la simple traduction à voix haute d'un texte, tout en exigeant une mise en jeu radicale du corps et de la voix du poète. De son côté, la *transition numérique* démultiplie les possibilités de faire circuler cette littérature à voix haute, lui ouvre de nouveaux médiums (ainsi le podcast s'émancipe-t-il peu à peu de la simple captation différée pour devenir un territoire de création sonore) tout en renforçant, par contraste, l'intensité des rencontres en « présentiel » dans l'ici et maintenant d'une expérience partagée.

Enfin, comme en témoigne l'aura internationale de certaines figures du *spoken word* issues des minorités, ce mouvement de balancier du livre vers l'événement de lecture donne à l'oralité littéraire le sens d'une *intervention dans l'espace public*, métaphorisant la prise de parole de personnes réduites au silence : sur ce point, l'exploration des arts de lire conduit à conférer un sens nouveau à l'idée de « littérature engagée », soulignant que cet engagement doit d'abord s'entendre au sens le plus littéral, comme une manière de « jeter son corps dans la bataille » et de faire entendre sa voix.



# LA MAISON DU BANQUET ET DES GÉNÉRATIONS

---

La Maison du Banquet et des générations est un centre de rencontres et d'études autour du livre, de la pensée et de l'image, installé dans l'abbaye publique de Lagrasse.

04 68 91 46 65

[www.lamaisondubanquet.fr](http://www.lamaisondubanquet.fr)



@ La Maison du Banquet et des générations

# Maison du Banquet et des générations

